

Diabes obscurs

Anick Arsenault

Numéro 112, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14161ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arsenault, A. (2007). Diabes obscurs. *Moebius*, (112), 17–24.

ANICK ARSENAULT

Diabls obscurs

demi-démon armé

je m'érafle les dents à mordre un présent pas mûr
pendant qu'un fantôme de panthère
cherche à toute vitesse coqs et rhum loin des anges

j'attends une douzaine de roses et un fusil près de l'oreille
que son corps souple modelé de cendres et de magma
revienne ébouillanter mes vérités

ses yeux repus attendriront mes limites
à force de les aplatir comme une viande rouge
agrémentée de fourmis ailées et de scarabées

pendant son absence je garde
une partie de lui près d'un serpent
entre la suie et le cacao
l'étoile et la terre cuite du tiroir
glissée dans un lit de papier sec

à minuit précis je vide un seau d'eau devant la porte
éloigner les indésirables
dormir en surface

la hurleuse

je monte aux barricades à mains nues
de la terre sous les ongles clairs
après des heures à casser du verre
au sommet des murs de ciment

je pose des bombes
enterre des mines
puis cours rouge et masquée
vers mes barrières nourries au sein

mes mots ligotés de lanières de cuir
tenus en laisse rampant dans le silence
mes mots de tièdes restes brasillants
hurleurs de litanies tues

je ferme les yeux sous la brûlure de son sourire
ses mains dans mes cheveux
son pouls battant contre ma langue
doucement

je m'approche l'observe
me laisse apprivoiser
me sauve dès qu'il bouge
morte de peur

dès qu'il laisse paraître
une faille dans son armure d'indifférence
je recommence à creuser des fossés
à poser des barbelés des clôtures électriques
à attacher mes mots infernaux

freiner mon bras vers le téléphone
jeter au cachot mes sentiments
courir dehors

éclipse

je restais clouée sous les fouets des mots
langues bifides et crochets à venin me lacéraient
glandes et glottes et fourreaux veillaient
dans un nid de serpents endormis

près des lunes vacillantes de pluie inattendue
mes cheveux se tordaient sur mes joues taries
aux creux des puits infertiles

j'errais à genoux dans le noir
devant les portes entrebâillées
suintantes de rires

maintenant
dotée d'une épée émoussée
destinée aux spectres flottant chez moi
je décapite

puis rampe disloquée vers la sortie

vipère volante

cet homme échiquier m'abat encore
les viscères au vent

avortée en plein ciel
je crache mon bonheur sur les tables

je ne désire pas la mue
habitant une carapace réceptive
qui absorbe consomme lèche et avale
la même terre sèche ligaturée
où sous les craquelures
cohabitent couleuvres et dynamite

incandescente délestée disparue

je suis une vipère lancée en l'air
se tortillant naïve
hors de ma peau

je suis une vipère à langue de pierre froide
cherchant un pâle soleil
où calmement mourir un peu

le mythe de la pureté

avec le tranchant des flammes purificatrices
l'eau et le sel cautérisateurs
un cyclope ténébreux excise ma joie

il tente de coudre mes six lèvres
il me ferme toutes les portes
obstrue la moindre fissure

devant un ciel qui n'en finit pas
de pleuvoir des fantômes lancinants
agrémentés d'herbes et de champignons
je passe mon temps
à délier mes veines
pour qu'y recircule le sang

pièges et filets

souvenirs coupés menus
verre pilé dans mon rhum
petite poudre infestée de doutes
j'ingurgite tout jusqu'à la lie

chaque seconde prend plusieurs visages

crucifiée d'insinuations
et de vérités avec un v si minuscule
irritée par les idiomes des traîtres
envoûtée de chants de sirènes

je bûche ce grand bois de cœur fragile
la tige de mes cernes annuels
renard au pied cerclé d'acier je coupe
l'oxygène frais des ovaires
des sépales des stigmates en tapis odorant

libérée des promesses tombées telles des bénédictions
je tournoie féroce hors du torrent
narines inondées yeux secs

fracture

j'ai versé sang et glaire
salive et rhum par terre
le verre dans ma main
explosait parfois saoul
le poids du chagrin

je distingue maintenant mieux
les contours de ce qui fut nous
ce pays en friche
où nous vivions armés de machettes rouillées
dans les feuilles et les branchages
ce pays échevelé qui fut nous incultes

j'ai payé mon amour clandestin
interdit en donnant un organe
couchée sur une table de métal
comme une carcasse à la boucherie

je ne crois plus être celle
que je crois que je suis
mon nom même inscrit à la lame rougie
ne me dit rien non
je surnage dans la vie qui flotte autour de moi
comme de l'huile sur de l'eau claire

assise sur le toit de ma maison

quelques mondes se succèdent
autour d'un noyau souple

entourée d'astres déposés au sol
je savoure le souvenir de ses lèvres
posées sur ma peau d'une couleur incertaine
où n'habitent que des bijoux indigènes

la réalité s'est couchée tôt
chaque minute me bat aux paumes
son souvenir obscurcit mes yeux
chaque millième de seconde
j'ai son sourire accroché aux poignets
fil de métal cerclant la chair

je le trouve dans l'eau du Pacifique sous ma langue
la raison écartelée aux quatre vents
de fausses galaxies éclaboussant les toits

tout ce qui reste
moi sur un toit dans l'absolu en pente
lui dans l'absolution

instinctifs mouvements ancestraux
tambourinent les sangs bousculés
volent l'univers